

Jeunes en Europe

Des jeunes de 6 à 14 ans ont vécu une mini-session sur l'Europe qui leur était dédiée. Son programme a été pensé et animé par les association Eclore et Estival en lien avec deux bénévoles des Semaines sociales. En introduction de cette séquence qui vise à mettre en lumière les jeunes en Europe, accueillons les enfants et les ados qui ont vécu cette journée. À eux la parole !

« Qu'est-ce qui figure sur cette banderole et pourquoi nous la montrer ? »

– C'est la devise de l'Union européenne, nous avons réfléchi dessus aujourd'hui

« Qu'as-tu fait aujourd'hui exactement ? »

– Ce matin, j'ai fait des ateliers sur les difficultés de s'unir dans un groupe, j'ai voyagé dans le temps à différentes époques de l'Europe. Je me suis rendu compte qu'il était important dans une équipe de s'écouter, de se mettre d'accord et de s'aider. Finalement, l'Europe, c'est comme une grande équipe.

« Qu'as-tu fait cet après-midi ? »

– Nous avons fait un grand jeu « Les aventuriers de l'Europe ». Nous avons traversé l'Europe pour retrouver les symboles de l'Union européenne et découvrir les différents pays.

« Qu'est-ce qui t'a marqué dans cette journée ? »

– Ce matin, c'est l'atelier avec Jules César. On a compris qu'il valait mieux dialoguer que faire la guerre, car les deux pays sont perdants dans tous les cas.

Nous allons maintenant écouter le témoignage de leur aînés.

MARIE-CHRISTINE VIDAL¹ : Moins de deux jeunes européens sur trois sont favorables au maintien de leur pays dans l'Union européenne, plus d'un jeune sur cinq souhaite que son pays quitte l'Union, plus de trois sur quatre voient l'Union avant tout comme une alliance économique. Ils sont moins d'un sur trois à la percevoir comme une alliance de pays partageant des valeurs culturelles, selon une étude allemande réalisée en mai 2017 auprès d'un échantillon représentatif de 6 000 jeunes de 16 à 26 ans venant de 7 pays d'Europe dont la France. Rappelons qu'aux élections européennes de 2014, 74 % des 18-24 ans et 72 % des 25-35 ans se sont abstenus.

Se sentent-ils européens ? Comment habitent-ils l'Union européenne, maison construite par leurs grands-parents ou arrière-grands-parents ? Qu'en attendent-ils, quelle pierre veulent-ils apporter au projet ? Nous allons vous faire entendre des jeunes. D'un côté, des acteurs qui sur le terrain de l'Europe agissent, construisent, tentent, imaginent, et, de l'autre, des acteurs experts qui au travers d'initiatives originales rencontrent et entendent la jeunesse d'Europe.

Giacomo Baldin, vous êtes responsable du programme national ouverture au monde aux Apprentis d'Auteuil. Les jeunes sont-ils tous indifférents à l'Europe, voire anti-Europe ?

GIACOMO BALDIN : Apprentis d'Auteuil accompagne 30 000 jeunes chaque année en France, pas toujours des apprentis, mais aussi des jeunes qui ont vécu des situations de danger, connu des moments difficiles, ont été placés par l'Aide sociale à l'enfance ou qui ont une grande démotivation, une désaffection de l'école, soit parce qu'ils sont en difficulté dans leur parcours scolaire ou qu'ils ont perdu confiance en eux ou dans les adultes. Prenons un jeune de 17 ans qui vit dans un internat scolaire, son quotidien est assez loin de l'Europe, il a du mal à l'imaginer. Les informations qu'il reçoit proviennent des médias, des adultes, souvent négatifs, avec un euroscepticisme prédominant. Nous cherchons à créer des opportunités d'expériences directes à l'international, notamment par des stages et un programme international. L'objectif premier est de créer un premier accès à l'expérience internationale, qu'elle soit professionnelle, de solidarité ou culturelle.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Autre écho dans les campagnes, avec le Mouvement rural de la jeunesse chrétienne (MRJC), composé de 10 000 militants de 13 à 30 ans réunis en petits groupes qui montent des projets citoyens dans les campagnes de France. Simon Coutand, vous êtes secrétaire national à l'agriculture au MRJC. Pour les jeunes du MRJC, l'Europe, c'est un sujet ou pas ?

SIMON COUTAND : C'est un sujet de débat depuis plusieurs années. Je rejoins la vision que les jeunes peuvent avoir de l'Europe avec cet euro-scepticisme qui gagne aussi les jeunes en milieu rural. Il y a une particularité en milieu rural : l'Europe est

¹ Marie-Christine Vidal, rédactrice en chef adjointe à Pèlerin, présidait la séance.

reliée à la Politique agricole commune, mise en place à partir de 1956 et pas toujours adaptée aux besoins des agriculteurs, parfois déconnectée de leur réalité et qui aurait besoin d'être réévaluée. Il y a un sentiment de déconnexion entre la réalité de la vie dans les territoires ruraux et ce qui se passe au niveau européen qui paraît très technocratique et peu adapté.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : François Fameli, vous êtes directeur de Café Babel, premier magazine en ligne participatif européen, écrit par et pour les jeunes en 6 langues dont l'ambition est de témoigner de l'Europe *in real life*. Concrètement, ce média âgé de 16 ans est produit par 1 500 auteurs bénévoles – traducteurs, photographes, vidéastes – et coordonné par une dizaine d'équipes locales installées à Rome, Séville, Budapest, Istanbul, et autres villes phares du continent. Ce sentiment plutôt mitigé envers l'Europe, comment l'expliquez-vous ?

FRANÇOIS FAMELI : Il m'est difficile de parler au nom des jeunes, car j'ai 32 ans... Européen, sans doute, puisque ma mère est belge, mon père, italien, et que je suis né en France. Parler du scepticisme des jeunes en Europe est peut-être une facilité, mais il faudrait se poser les bonnes questions. À Café Babel, nous ne sommes pas sceptiques sur le projet européen, nous sommes un média né de l'initiative de jeunes européens convaincus par le projet européen et l'intégration européenne. Notre lectorat est jeune et diplômé, 90 % a moins de 35 ans, souvent des étudiants qui font Sciences Po ou autre. Mais nous voyons bien qu'une partie de la jeunesse est désintéressée ou plutôt non informée, assez sceptique quant à l'Europe institutionnelle parce qu'ils ne la connaissent pas. Notre devoir est, par un biais détourné, d'essayer de parler d'Europe sans le dire. Nous sommes convaincus que c'est ainsi que nous arriverons à les rapprocher, à les convaincre, à démontrer qu'il existe une culture commune en Europe et qu'il est nécessaire de continuer à la construire.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Ariane Forgues, vous êtes diplômée en Affaires européennes et votre regard s'est affiné au cours d'un long voyage effectué avec Baptiste Hainaut, votre compagnon, diplômé en sciences historiques. Vous avez lancé un projet, « Des Europes et des Hommes », pour lequel vous avez, pendant 6 mois, parcouru la France pour recueillir des propositions citoyennes destinées à donner un coup de pouce à l'Europe. Vous êtes rentrés en avril dernier avec plus de 2 000 idées. Vous travaillez à la rédaction de ces propositions venues de la jeunesse et vous allez nous en livrer quelques-unes. Les jeunes et l'Europe, c'est « je t'aime, je te hais et je t'ignore », y a-t-il de l'espoir ?

ARIANE FORGUES : Cette étude sert à ramener des propositions du bas et à écrire un recueil pour en faire écho auprès des décideurs publics. J'aimerais faire une différence entre ceux qui sont vraiment anti-européens, ceux qui sont eurosceptiques et ceux qui sont déçus, ce qui concerne une majorité des gens et qui n'est pas de

l'euro-scepticisme, mais la manifestation qu'on attend autre chose de l'Europe. Les jeunes sont loin d'être tous anti-européens. Ils demandent que l'Europe devienne concrète. Parmi les douze thématiques recueillies, les trois premières citées étaient les institutions, l'éducation, la communication et les médias. Par rapport à la population générale, on constate que trois sujets prédominent chez les jeunes : l'éducation, la communication, les langues et la coopération concrète. Ils se soucient moins d'économie, de frontières, d'agriculture. Ils souhaitent intégrer l'Europe dans l'éducation, les langues, dans ce qui touche leur quotidien. Ils veulent qu'on leur explique l'Europe sur les réseaux sociaux, ils veulent que l'Europe vienne à eux.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Quand on pense jeunesse, on pense à Erasmus qui concerne 5 millions de jeunes, après 30 ans d'expérience. C'est le cas de Giacomo qui a fait Erasmus en France, Simon à Prague, Ariane en Ecosse, François à Rome. Erasmus a transformé l'Union européenne en vaste auberge espagnole, selon le titre du film de Cédric Klapisch. Ce joyeux *melting-pot* un peu bohème, est-ce qu'on met une croix dessus ?

FRANÇOIS FAMELI : Non, c'est tellement rentré dans les mœurs que ce film, qui a 15 ans, est désuet. Aujourd'hui on est passé de la génération *low-cost* – Easy Jet, Ryan Air – à la génération Flixbus. Il y a tellement de moyens de se déplacer et de rencontrer son prochain qu'au final, l'Europe géographique est devenue un terrain de jeu pour les jeunes Européens. Ils n'ont pas forcément conscience des institutions européennes, de la politique européenne, mais beaucoup de jeunes Français vivent à l'étranger, beaucoup de jeunes sont venus du sud. On vit en européen sans le savoir.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Ariane, avez-vous senti ce rêve d'Europe ?

ARIANE FORGUES : En fait, on a dépassé l'envie fantasmée d'Europe pour avoir une vraie volonté pragmatique de faire entrer l'Europe dans la vie des jeunes. L'auberge espagnole est devenue une possibilité assez banale qu'on peut ressentir quand on entend des jeunes qui trouvent qu'Erasmus est administrativement compliqué. Ils veulent que tout devienne plus simple pour que ces échanges soient facilités. L'Europe leur est offerte. Pour les jeunes rencontrés en zone rurale, il y a un manque de connaissance sur ce que l'Europe peut leur apporter. Beaucoup pensent qu'il n'y a pas d'Erasmus pour les apprentis.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Comment faire naître chez les jeunes un sentiment européen, c'est un défi que des jeunes eux-mêmes prennent à bras le corps. François, racontez-nous votre expérience avec eux.

FRANÇOIS FAMELI : Café Babel est un média participatif, paneuropéen, multilingue, en ligne, dont les sujets sont proposés par des contributeurs qui écrivent dans leur langue, puis repris par nos éditeurs pour rendre les articles publiables et traduits

ensuite dans 6 langues – français, anglais, allemand, espagnol, italien et polonais. Ce sont plus de 1 500 contributeurs par an qui proposent articles, vidéos, photos et une communauté qui représente plus de 10 000 inscrits. Nous avons 250 000 visiteurs uniques par mois. Café Babel est né en 2001 sur les bancs de Sciences Po à Strasbourg, de l'initiative de quatre étudiants, deux français et deux italiens, qui ont voulu créer un média, un espace de dialogue pour favoriser l'émergence d'une société civile européenne... avec toutes les limites que l'on rencontre. Ce sont les versions française et anglaise qui marchent le mieux. On se rend compte qu'il y a des lectorats nationaux, qu'il est difficile de parler de la même chose au même moment dans tous les pays européens. Nous touchons du doigt donc les limites de cette émergence. Mais nous sommes convaincus que c'est par le multilinguisme et non par l'imposition d'une langue unique que nous réussirons à créer un espace de dialogue et de débat européen.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Scouts et Guides de France est un mouvement centenaire qui compte 80 000 adhérents en France et 50 millions au niveau mondial. Pierre, vous qui êtes membre bénévole du Bureau mondial du scoutisme, pourquoi ce mouvement place-t-il l'Europe au top de ses priorités ? A-t-on un secret aux Scouts pour faire aimer l'Europe ?

PIERRE ARLAUD : L'Europe est importante pour nous parce que c'est dans notre ADN. Quand on a 50 millions de scouts à travers le monde, ils sont répartis dans tous les pays. En Europe, c'est 2 à 3 millions de personnes, moins de 5 % du total mondial. C'est donc une réalité pour nos mouvements : nous avons des frères et sœurs dans le scoutisme partout dans le monde. Notre mouvement le fait vivre naturellement. Faire vivre cette dimension, c'est permettre la rencontre, ce qui se fait à toutes les échelles. Il y a de grands rassemblements, qui vont de 5 000 à 15 000 personnes, dont certains peuvent avoir pour thème la dimension européenne car cela permet de la formaliser. En 2015, un grand rassemblement à Strasbourg, « You're up », a réuni, pendant 10 jours, 15 000 jeunes de 14 à 17 ans venant de 24 pays d'Europe et d'ailleurs. Un des axes portait sur la citoyenneté européenne.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Simon, pourquoi le MRJC s'attache-t-il à susciter un sentiment européen ? Comment faites-vous ?

SIMON COUTAND : En tant que mouvement rural chrétien, nous attachons de l'importance à établir une connexion au niveau européen et international. Nous faisons partie du MIJARC, Mouvement international de la jeunesse agricole et rurale catholique, qui réunit des mouvements issus de tous les pays du monde. Nous avons actuellement un lien plus fort avec le KLJB (Katholische Landjugendbewegung Deutschlands), équivalent du MRJC en Allemagne, avec qui nous organisons un festival international pour la paix en 2018 à Besançon. C'est un prétexte pour travailler

sur l'Europe, sur ce que l'Europe peut nous permettre de faire et pourquoi c'est important de découvrir l'Europe, c'est-à-dire des personnes. Travailler concrètement sur les liens entre les personnes, organiser un festival, c'est concret.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Aux Apprentis d'Auteuil, y a-t-il une urgence d'Europe ?

GIACOMO BALDIN : Quand il s'agit de formation professionnelle, ce n'est pas une urgence, c'est une évidence que d'avoir une expérience internationale et surtout européenne, même dans les métiers du bâtiment, de l'agriculture ou de la restauration. Se former à ces métiers nécessite une expérience en Europe. Aux Apprentis d'Auteuil, nous organisons environ 400 stages chaque année dans des entreprises à l'étranger. Le stage est une opportunité d'ouverture à l'autre, à un autre pays, à une autre culture et à une autre façon de faire. Pendant 3-4 semaines, les jeunes qu'on accompagne dans les lycées professionnels font des stages en entreprise et se forment avec d'autres jeunes, en essayant de parler la langue qu'ils ont apprise à l'école. Ils se rendent compte aussi qu'une langue étrangère, surtout l'anglais, est indispensable. C'est aussi une opportunité de renforcer l'autonomie, la capacité à se déplacer seul, et aussi de repartir travailler dans un pays européen. Cela ouvre le champ des possibles et les aide à repenser leur projet de vie, leur projet professionnel pour l'avenir. J'ajouterai un exemple différent. Cette année, nous avons organisé un échange avec un groupe de jeunes Palestiniens. Quand on fait des échanges avec des jeunes qui viennent de pays extra-européens, on peut constater, à partir de leur image de l'Europe, combien nous avons de la chance de vivre dans l'espace européen qui offre autant de qualité de vie, d'opportunité d'emploi et de formation. Cela les aide à acquérir une nouvelle vision de l'Europe, très positive.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Simon, qu'est-ce que l'organisation du festival a changé dans la perception de l'Europe ?

SIMON COUTAND : Le festival international pour la paix a diverses entrées thématiques pour permettre discussion et échanges : agriculture et souveraineté alimentaire ; vivre ensemble et habiter la terre ; religion et spiritualité ; économie et travail ; institutions et démocratie. Pour construire une autre Europe et surtout une Europe de la coopération. Nous nous voyons trois fois par an avec les Allemands sur des week-ends de 2-3 jours. Nous prenons conscience de la diversité et comprenons mieux la complexité de faire des politiques à l'échelon européen, l'importance de se connaître et de se comprendre. Échanger autour de ces questions permet d'avoir une autre ouverture, un esprit critique et pour tous les jeunes qui participent à l'élaboration de la réflexion pour le festival, c'est un premier pas pour s'engager ensuite au niveau de la coopération européenne. Nous espérons qu'au moment du festival, cela permettra aux jeunes présents de découvrir plus concrètement ce que c'est qu'être européen et de discuter avec d'autres Européens.

PIERRE ARLAUD : Vivre l'Europe se fait à travers la rencontre. Ce que nous faisons en plus dans les projets du scoutisme, quand nous organisons un événement, c'est que nous mettons des jeunes ensemble dans des équipes entre Européens pour faire des choses. C'est dans cette coopération qu'il y a des proximités et des points communs qui se créent. Pour vivre l'Europe, le premier pas se fait dans la rencontre et l'échange. Le pas suivant, c'est comment on fait pour travailler ensemble, quand on ne parle pas la même langue, quand on doit donner un cap. Chaque année, des jeunes vont s'engager dans cette difficulté de réaliser des projets avec des scouts d'autres pays.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Solenn, vous êtes cheftaine chez les bleus, les 11-14 ans, et vous avez participé au grand rassemblement « You're up ! » à Strasbourg où il y avait ce principe de petites équipes mixtes de différentes nationalités. Qu'est-ce que ce rassemblement a changé sur votre perception de l'Europe ?

SOLENN BRETON : Le rassemblement proposait aux groupes français de se jumeler avec un groupe européen. Nous avons contacté un groupe catalan de Majorque et nous nous sommes retrouvés à Strasbourg pendant une semaine à travailler, s'amuser, se rencontrer. Quant à la langue, c'est l'anglais qui nous a aidé à travailler avec eux. On a proposé à 800 pionniers et Caravelles d'aller au Parlement européen pour rédiger la RED, Résolution pour l'Europe de demain! Dès notre arrivée à Strasbourg, nous avons été répartis en équipes sur différents sujets et après un temps de réflexion, nous avons abouti à des propositions que nous avons votées au Parlement européen, en se mettant à la place des députés européens. Cela m'a donné envie de m'impliquer dans l'Europe. « You're up » a été le déclencheur, c'est formidable ce qu'on peut faire à l'international. L'été prochain, je vais participer au rassemblement des Rovers, branche aînée des scouts, qui se tiendra aux Pays-Bas. Cela m'a donné envie d'en savoir plus sur le fonctionnement européen, de connaître mieux les institutions, de voter aux prochaines élections, de sensibiliser des jeunes autour de moi et de m'impliquer encore plus.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Giacomo, aux Apprentis d'Auteuil, comment l'Europe se vit vraiment ?

GIACOMO BALDIN : Cela se vit par des expériences concrètes, des stages, par la rencontre de l'autre, par le faire ensemble. Nous avons réalisé une vidéo sur le témoignage d'une jeune fille qui est partie à Palerme pour un stage d'un mois en pâtisserie en Erasmus + : « C'est organisé par l'école, la moitié de la classe est là avec nos professeurs. C'est beaucoup axé sur le professionnel. On communique avec les gestes et on partage des mots qu'on apprend. Partir si longtemps de chez moi me prouve que je peux être autonome. » Il y a eu un choc culturel, elle voit mieux ce qu'elle veut faire plus tard. On voit comment un stage Erasmus peut changer la trajectoire,

1 <https://caravane.sgdf.fr/beready>

le projet de vie ou le projet professionnel. C'est une expérience un peu courte, 3-4 semaines, mais on peut apprendre, ou s'habituer, à s'adapter à un contexte très différent de travail ou de vie, avec la vie en collectivité, la différence des langues ou du tutorat ; cela représente beaucoup d'adaptation et de réflexion. Cela peut confirmer ou changer l'idée qu'on avait de sa formation et de ce qu'on voulait faire après. C'est aussi une expérience culturelle, les jeunes confrontent, observent beaucoup, c'est une première expérience de la différence, ça donne l'envie de repartir, de refaire des voyages ou d'être solidaire, de s'occuper d'autres problématiques, ce n'est pas seulement une question de formation professionnelle.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Faire vivre l'Europe à des jeunes est possible, quels qu'ils soient. Comment faire pour que les jeunes s'engagent pour l'Europe ? Baptiste et Ariane, dévoilez-nous les propositions glanées lors de votre tour de France auprès des jeunes.

BAPTISTE ENAUD : Ils souhaitent une Europe qui se modernise, pour les toucher directement via Youtube, les réseaux sociaux, avec un vocabulaire accessible et des thèmes qui leur parlent concrètement. Deux idées sont revenues plusieurs fois : dépénaliser, voire légaliser le cannabis ; favoriser la construction de la voiture électrique.

Sur la communication et les médias : une chaîne YouTube sur l'Europe un peu comme Datagueule sur France 4 (visible sur YouTube) ; une web TV à l'échelle européenne qui soit lancée et gérée par des étudiants en langue, en communication, en journalisme, en histoire – un équivalent vidéo de Café Babel ; une version européenne des Carnets de campagne de France inter.

Sur l'environnement : la volonté d'une caisse européenne de solidarité pour financer les énergies renouvelables ; le développement des jardins partagés, du bio, des fruits et légumes de saison.

Sur l'éducation et les langues : évolution des méthodes éducatives ; enseignement d'une matière européenne sur l'éthique, le vivre ensemble et le développement durable – matière qui serait partagée par l'ensemble des élèves de toute l'Union européenne ; création de travaux pratiques encadrés (TPE) européens, organisés par des élèves de classes et de pays différents pour créer un projet transnational qui ferait l'objet d'une évaluation au bac ou équivalent du bac ; des outils pour apprendre les langues : faire des correspondances par skype, des options bilingues en maternelle et primaire ; un pôle Europe dans chaque lycée pour expliquer les différentes possibilités offertes (Erasmus, jobs divers, etc.) ; des écoles supérieures européennes avec un cursus différent dans chaque pays.

Sur la culture : équivalent d'une Journée mondiale de la jeunesse au niveau européen et laïc avec sport, gastronomie, ateliers culturels ; accessibilité du tourisme européen avec des tarifs adaptés ; une campagne de communication en direction des jeunes pour les élections européennes détaillant ce que ça leur apporte concrètement.

ARIANE FORGUES : On parlait du taux d'abstention chez les jeunes aux élections européennes, c'est aussi parce qu'ils ont le sentiment qu'ils ne connaissent pas assez l'Europe, ils veulent comprendre avant de s'engager, de voter. Il y a un enjeu de communication. Il faut expliquer pourquoi l'Union européenne est importante. Les jeunes, significativement plus pro-européens que leurs aînés, se sont beaucoup abstenus de voter en Angleterre au référendum sur le Brexit parce qu'ils avaient le sentiment qu'ils ne maîtrisaient pas assez le sujet.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : À qui allez-vous transmettre ces propositions ? Comment vont-elles être développées et mises en œuvre ?

BAPTISTE ENAUD : Nous avons un partenariat avec l'Institut Jacques Delors qui se chargera de publier et de traduire en anglais le recueil et de le diffuser à un cercle le plus large possible.

ARIANE FORGUES : Il sera diffusé non seulement auprès des personnalités politiques, mais aussi des recteurs d'académie et des médias. En plus de ce recueil, nous rédigeons un livre grand public où nous rassemblons les propositions et où nous racontons cette belle aventure que nous avons vécue, pas seulement dans des grandes villes, mais aussi en milieu rural.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Chez les scouts, dans le même style de grandes idées et de résolutions, une fois la RED signée, une fois les jeunes ayant décidé dans quels domaines d'action ils allaient agir pour l'Europe, que s'est-il passé ? Y a-t-il d'autres projets pour accomplir le rêve européen ?

PIERRE ARLAUD : Quand on demande leur avis aux jeunes, on s'attend à ce qu'ils apportent quelque chose auquel on n'a pas pensé et qui va tout changer. En fait, dans le cadre de la RED, ce sont souvent des aspirations raisonnables. La question est : « Qu'est-ce que croire fait faire ? » Les jeunes se sont engagés sur des actions. Nous avons 18 résolutions après une dynamique qui a duré 3 ans. Pendant un an, vous allez mettre en œuvre ces résolutions, vous n'allez voter au Parlement européen que des résolutions que vous êtes capables de mettre en œuvre. Nous avons un millier de jeunes qui sont partis avec les équipes européennes sur des choses très simples. Par exemple, des Français et des Italiens se sont mis d'accord pour restaurer des espaces verts dans la montagne qu'ils partagent, d'autres pour faire vivre des lieux de mémoire, comme d'anciens camps de concentration. Nous avons des centaines de projets que vous pouvez voir sur le blog des SGDF. Nous avons engagé les scouts sur deux points : d'une part, témoigner sur ces projets et, d'autre part, engager les élus dans le suivi de ce travail. Sur les 800 jeunes au Parlement européen, une

centaine a rencontré des élus. On trouve toujours des élus qui sont prêts à discuter et qui comprennent l'aspiration des jeunes à vouloir parler d'Europe. Les élus aussi doivent s'engager en partenaires de la dynamique des jeunes. L'Europe, il faut la faire vivre et il faut qu'elle soit démocratique. On a constaté une véritable émulation entre équipes. Le scoutisme est souvent l'unique occasion d'être confronté ou de vivre l'Europe.

MARIE-CHRISTINE VIDAL : Simon, l'expérience du festival international pour la paix a-t-il fait naître d'autres rêves européens ?

SIMON COUTAND : Tout à fait. Grâce au lien établi avec les Allemands, nous avons organisé notamment un séjour l'été dernier dans la Loire, avec 40 jeunes Allemands et 40 jeunes Français de la Loire qui ont pu vivre ensemble dans la commune. Cela a fait germer des questions sur la langue, il a fallu trouver des solutions. Nous avons des traducteurs pour permettre l'échange, puis le langage s'est libéré d'une façon ou d'une autre et ils sont arrivés à se comprendre par le faire ensemble. C'est un exemple de quelque chose de concret que permet le festival.

TABLE DES QUESTIONS¹ : Comment changer la perception négative, le scepticisme de cette génération ? Avez-vous des projets concrets pour faire en sorte que les jeunes s'approprient leur citoyenneté européenne ? Que changeriez-vous dans le programme Erasmus afin d'améliorer la mobilité de tous les jeunes, y compris les apprentis, les jeunes ruraux, les jeunes en difficulté ?

ARIANE FORGUES : Déjà, le passage d'Erasmus à Erasmus + le rend accessible aux personnes en stage ou en recherche d'emploi. Quand on parle de scepticisme, quelque chose relie beaucoup la jeunesse et l'Europe, c'est l'image qu'on en a. On se dit que l'Europe est très compliquée et ne pourra jamais rien changer alors qu'elle fait des choses mais qu'on manque d'informations. On peut faire un parallèle avec la jeunesse, car c'est aussi ce qui est souvent reproché aux jeunes. Beaucoup de choses (plateformes, etc.) se mettent en place chez les jeunes qu'on a rencontrés et ne sont pas relayées par les médias, beaucoup de choses positives qu'il faudrait mettre en avant alors qu'on a l'impression que la jeunesse ne se bouge pas assez. Il y a une perception et un enjeu commun sur l'Europe et la jeunesse. Lors de notre tour de France, nous avons logé chez les gens, nous avons été accueillis à bras ouverts par des jeunes qui ne nous connaissaient pas.

GIACOMO BALDIN : On a parlé d'information, de la difficulté à comprendre l'Europe, des sujets européens parfois éloignés du quotidien. On va essayer d'aider au décryptage de l'information. Les jeunes s'intéressent à des sujets éminemment européens : l'immigration, l'accueil des migrants, l'environnement, l'emploi. Ce

¹ Grégoire Lefèvre et Bernard Jacquin relayaient les questions de la salle.

sont des sujets qui leur parlent, mais ce n'est pas immédiat de connecter tout cela à l'Europe. Une autre dimension de l'Europe que nous essayons de faire vivre, c'est la solidarité. Nous organisons des chantiers de solidarité. C'est une autre façon de vivre concrètement la proximité entre pays et cultures.

PIERRE ARLAUD : Je partage totalement l'avis de Giacomo. Le scoutisme a beaucoup évolué ces dernières années. Certains jeunes nous disent : « Arrêtez de nous vendre l'Europe comme de la lessive en poudre, laissez-nous la vivre, on aimerait avoir le temps de monter un projet sur un sujet qui nous passionne, le traitement des déchets, les migrants. » Nous avons des dizaines de groupes scouts qui s'engagent avec des scouts italiens, grecs sur des projets autour du développement durable, de l'accueil des migrants. À la fin, on leur dit : « Ce que tu fais, c'est un peu européen », c'est le rôle de l'éducation non formelle. Dans le scoutisme, chaque jeune, où qu'il soit, a la même opportunité de vivre un projet européen, et l'Europe commence par là. Cela montre que l'Europe est accessible à tous.

SIMON COUTAND : On ne peut pas attendre tout de nos mouvements, on ne va pas changer l'Europe à nous tout seuls. On peut aussi exiger des politiques qui permettent un peu plus de coopération, de lien entre les personnes. Quand un accord comme le CETA passe en toute opacité au niveau européen, on sait que cet accord de libre échange entre la France et le Canada aura un impact très dommageable sur l'agriculture française notamment. On ne maîtrise pas ce qui se passe, et il y a déconnection entre ce qu'on vit localement et ce qui se passe au niveau européen. Il faut qu'il y ait plus de démocratie, de transparence et de compréhension à l'échelon européen pour qu'il y ait moins de méfiance.

FRANÇOIS FAMELI : Pour relativiser l'euro-scepticisme supposé des jeunes, je dirais que, pour des euro-décus, ils ont fait énormément de propositions très innovantes. Le sentiment d'appartenance à l'Europe existe, mais ils attendent plus des institutions. Il y a un décalage entre la vie réelle et ces institutions qui leur paraissent très lointaines. Déjà que les jeunes s'intéressent moins à la politique que leurs aînés, si on leur parle de politique européenne, à un échelon supranational, ce n'est pas évident. Ce qu'ils voient au quotidien, c'est une sensation de précarité grandissante, le sentiment d'appartenir à une génération qui vivra moins bien que ses aînés. Ils en sont conscients. Par exemple, presque 100 000 italiens, 100 000 espagnols migrent pour venir travailler dans l'Europe du nord, ils espèrent travailler dignement et vivre chez eux de leur travail. Le deuxième sujet évident chez les jeunes est la question environnementale, la défense de l'environnement. La prise en compte de la finitude des ressources naturelles est présente chez les jeunes et ils ont envie de s'engager pour cela. Cela explique qu'ils attendent davantage de l'Europe.

– Vous nous partagez les attentes et les frustrations des jeunes par rapport à l'Europe, comment se positionne chez les jeunes leur relation à l'Europe comparée à celle qu'ils ont avec leur propre pays et ses institutions et à une ouverture plus large au monde. Avez-vous perçu des attentes et frustrations liées spécifiquement à l'Europe, car il y a beaucoup de déceptions par rapport à la politique nationale, par exemple ?

BAPTISTE ENAUD : Il y a une volonté de subsidiarité importante, c'est-à-dire de faire les choses au niveau le plus local possible.

ARIANE FORGUES : Que l'Europe s'occupe seulement de ce qui se passe à l'échelon européen et pas seulement de la taille des cuvettes des toilettes, ce qui est de plus en plus le cas depuis 2014 où la nouvelle Commission européenne a arrêté de faire des règlements pour tout et n'importe quoi. Par rapport à la démocratie en Europe, il y a un sentiment que l'Europe est loin et assez peu démocratique. C'est pourquoi ils demandent que l'Europe se rapproche d'eux. Les députés européens sont élus, et les jeunes ne vont pas voter. L'intégralité des sessions du Parlement européen est disponible en direct sur Internet, mais, en fait, il y a trop d'informations et on ne sait pas où trouver une synthèse. Les jeunes demandent clarification et pédagogie de la part des institutions européennes. Ils sentent que l'Europe est importante, mais souhaiterait davantage la comprendre. C'est l'un des enjeux majeurs pour les institutions européennes aujourd'hui.

SOLENN BRETON : J'ai 19 ans et j'ai pu voter aux dernières élections présidentielles et législatives. L'Europe, on en parle dans les lycées, il y a de l'éducation civique, mais concrètement, ça ne change pas grand chose. En revanche quand on arrive à la fac et qu'on rencontre des étudiants étrangers, c'est très enrichissant de côtoyer des Européens. Il faudrait commencer dès le plus jeune âge et ne pas se contenter d'une heure de cours toutes les trois semaines, pour vraiment sensibiliser les jeunes.

PIERRE ARLAUD : Il y a autant de jeunes qui vont voir les vidéos du Parlement européen que celles du parlement français. Ce qui est important, ce n'est pas tant la compréhension d'un système, c'est comment on s'initie à faire de la démocratie, c'est un apprentissage, c'est cette opportunité-là qu'il faut donner. Au niveau local, si on permet à un jeune de participer au conseil de la jeunesse local, de faire valoir ses opinions, il aura l'idée qu'il peut le faire au niveau européen. Il faut toujours trouver plus d'espace pour donner aux jeunes la capacité de participer. Démographiquement, la jeunesse en Europe est une portion faible, les deux tiers de la population auront en moyenne 60 ans en 2050. Les jeunes auront probablement le sentiment d'être encore plus impuissants. C'est pourquoi il est important de sanctuariser les espaces de débat pour les jeunes et qu'ils puissent expérimenter la démocratie. Les jeunes issus du scoutisme s'attendent à trouver ça, il ne faut pas les décevoir.

– *On assiste à la difficile émergence d'une Europe sociale. Quelles règles sociales pour les jeunes en Europe ?*

FRANÇOIS FAMELI : Je vais reprendre les mots du président du Forum européen de la jeunesse, Luis Avarado Martinez : « Nous avons trop entendu dire que nous, les jeunes, sommes le futur, mais nous avons besoin d'instruments concrets pour le devenir. Les jeunes générations ne soutiendront plus le projet européen si l'Europe ne devient pas davantage sociale. » Il y a une grande attente de la part des jeunes pour sortir de cette précarité croissante, d'une difficulté d'accès au monde du travail. Le monde de la formation professionnelle essaie de s'adapter. Erasmus devient accessible au monde de la formation professionnelle avec Erasmus +. C'est bien de simplifier l'accès aux échanges professionnels et de sortir du domaine universitaire, mais ce budget doit évoluer et grandir. On doit permettre à tous les jeunes d'avoir les mêmes opportunités. Que les jeunes du sud de l'Europe puissent fonder une famille, travailler dignement dans leur pays. Aller vers davantage d'Europe sociale, ce n'est pas évident, mais les jeunes en ont besoin. Sachant que la précarité et la défense de l'environnement sont deux thèmes qui touchent particulièrement les jeunes, si on veut rapprocher les jeunes de la politique, il faudra prendre à bras le corps ces thématiques-là.

BAPTISTE ENAUD : Il est clair que la volonté d'une Europe sociale est un terme qui a été beaucoup employé lors de notre tour de France. Cela s'accompagne d'une grande méconnaissance des plans sociaux, de ce que fait l'Europe en la matière, comme l'initiative pour l'emploi des jeunes¹ ou le Fonds social européen².

ARIANE FORGUES : Il faut être exigeant vis-à-vis de ceux qui nous représentent. Qui décide aujourd'hui en Europe ? Ce sont nos députés européens et nos ministres. Nous sommes représentés à Bruxelles en permanence, par les élus, par les ministres. La politique européenne se fait principalement par les États et le Parlement européen. Quand on demande une Europe sociale, on ne peut pas faire de reproche à une entité vague qui serait Bruxelles, il faut demander des comptes à nos élus et ministres parce qu'ils peuvent porter les réformes que nous souhaitons mettre en avant. Il faut demander plus d'Europe à nos maires. Beaucoup de projets sont soutenus par l'Union européenne via le Fonds social dans les départements. Ils ne sont pas forcément mis en avant par les élus locaux. Il faut s'intéresser à ce qui est financé par l'Europe au niveau local y compris sur le plan social. En Île-de-France, par exemple, il y a des formations, y compris aux Apprentis d'Auteuil, qui ont été cofinancées par l'Union européenne. Il faut s'intéresser aussi à ce qui se passe au niveau local et national pour promouvoir cette Europe sociale.

1 <http://ec.europa.eu/social/main.jsp?catId=1176&langId=fr>

2 <http://ec.europa.eu/esf/home.jsp?langId=fr>